

# Il est temps de revenir aux fondamentaux

## Essai sur les relations oyakata/deshi

par Michiko Kodama

Le 25 juillet, le jour où Hakuho s'est adjugé sa septième Coupe de l'Empereur lors du Nagoya basho, la Nihon Sumo Kyokai présentait un rapport au Ministère de l'Éducation, de la Culture, des Sports, des Sciences et de la Technologie (MEXT). Ce rapport, rédigé notamment pour éviter une répétition du décès tragique de Tokitaizan en juin de l'an dernier, indiquait que la NSK accueillerait des personnalités non membres de l'organisation au sein de son comité exécutif afin de s'assurer qu'un tel événement ne puisse jamais à nouveau souiller la réputation du sumo.

La NSK annonçait en outre qu'elle changerait la manière dont ses disciples sont entraînés, et selon les compte-rendu des journaux japonais, mettrait en place les trois évolutions suivantes, à savoir une interdiction de la violence sur et en dehors du dohyo, la disparition des sabres de bambou (que l'on peut voir dans les keikoba) de toutes les heya, et des enquêtes promptes menant à des sanctions pour tous ceux qui feraient usage de violence au sein des heya.

A la lecture des articles de journaux couvrant ces changements dans la manière dont le sumo se conduit, j'ai le sentiment que la NSK fait fausse route dans la voie de la réforme.

Pour commencer, je souhaiterais m'attarder sur le contexte dans lequel le MEXT formule ses exigences de réforme de la NSK.

Jusqu'ici, la NSK est demeurée une organisation distincte au sein de laquelle chaque heya possédait une assez large autonomie bien

que pouvant se revendiquer pleinement de la plus importante NSK. Chaque maître de confrérie essaie de ne pas se mêler des affaires des autres et, historiquement, même la NSK essaie d'éviter d'abuser des interférences dans les méthodes d'entraînement des heya, sans doute une conséquence d'un avis général qui est que chaque heya doit conserver son indépendance.

En ce qui concerne les oyakata, s'ils peuvent diriger convenablement leurs heya, ce style d'autogestion sans limites imposées par des lois ou une supervision impropres est le meilleur modus operandi pour le sumo professionnel. Toutefois, le fait qu'un jeune rikishi ait été tué par les méthodes d'entraînement inappropriées de ses anciens et la violence subséquente, dont une agression à coups de bouteille de bière, et le fait que l'oyakata lui-même était au courant des circonstances de cette mort tragique, et si l'on ajoute la manière inadéquate dont tout cela a été traité par la NSK, tout ceci justifie que le MEXT, en tant qu'organisme gouvernemental responsable de la surveillance de la NSK, ait exigé des améliorations dans cette organisation.

En outre, si l'on considère le fait que la NSK est une fondation qui perçoit des subventions gouvernementales, l'exigence par le MEXT de ce rapport est compréhensible.

La chose la plus importante à faire désormais pour la NSK est de regagner la confiance du MEXT et celle du public, et de parvenir à des améliorations, au vrai sens du

terme.

La NSK a d'ores et déjà déclaré refuser l'usage de la violence au cours des entraînements et, peut-être pour cette raison, a procédé à l'abolition (de l'usage) des sabres de bambou.

D'un point de vue personnel toutefois, ce qui me frappe le plus est qu'ils en viennent à se débarrasser des sabres de bambou, alors que les sabres eux-mêmes ne sont pas le problème. Le problème réside dans l'usage fait de ces sabres de bambou. Si le sabre de bambou est associé à la violence en tant que telle, n'est-ce pas un jugement très réducteur vis-à-vis de ces sabres ?

Le sabre de bambou que l'on peut voir au sein des heya a été créé à l'origine comme un substitut des véritables sabres de métal, et son usage a ensuite été adapté dans ce qu'on appelle le « kendo ». En tant que tel, il doit être considéré comme une chose précieuse, et non comme un vulgaire objet destiné à frapper quelqu'un d'autre.

Personnellement, je n'approuverai jamais l'emploi des sabres de bambou juste comme moyen d'exprimer une brutalité. Mais ce que je veux dire, c'est que même en les bannissant, cela ne signifie pas nécessairement que la violence elle-même sera bannie.

Il est essentiel de distinguer clairement les techniques d'entraînement et la violence, et tout oyakata doit absolument instruire ses deshi et ses entraîneurs sur cette différence, en particulier les disciples les plus

anciens qui s'occupent des jeunes en son absence.

Cela dit, dans le monde du sumo, beaucoup de rikishi vivent ensemble comme une famille. En ce sens, il est clairement plus difficile de fixer une limite entre la discipline et les mauvais traitements et, pour ceux en charge de la fixer, de trouver les critères qui définissent le bon et le mauvais côté de la barrière.

Je pense pour ma part que c'est un jugement serein et la grande affection portée à l'égard de ses disciples qui dessine les contours de cette limite.

En dehors du sumo, dans toute situation, si un instructeur possède un esprit sincère qui le pousse à éduquer ses disciples, la limite en question se tracera toute seule. On ne peut « voir » cette limite, et celui qui reçoit l'enseignement peut ne pas faire d'emblée la différence entre l'amour et la simple brutalité. Par conséquent, il est indispensable pour un instructeur professionnel (oyakata) de tenter d'établir une relation de confiance absolue avec ses disciples.

C'est peut-être un peu trop

idéalisé, mais à l'aide d'un exemple historique je vais essayer de vous livrer mon explication : on sait que le sumo avait par le passé des relations très étroites avec la société des guerriers – les samurai. Durant l'ère des samurai, la plupart des clans avaient leur manière d'enseigner le maniement des armes et d'instiller l'esprit samurai.

Dans la préfecture de Kagoshima où je suis né et où j'ai grandi, par exemple, le clan Satsuma avait un système éducatif tout à fait propre appelé « gouchu » 郷中 ce qui pourrait se traduire par « régional »). Chaque région possédait son « gouchu », au sein duquel les anciens donnaient le chemin à suivre aux jeunes sous la direction d'un supérieur. Les jeunes n'étaient pas autorisés à désobéir à leurs anciens et les anciens s'occupaient des jeunes avec affection – leur enseignant la fidélité à leur seigneur.

Le clan Satsuma créa une forme de maniement de l'arme appelée 'jigenryu', qui fut transmise durant plus de trois siècles d'anciens en jeunes en dépit de l'entraînement très rigoureux qui y était rattaché. Sans confiance et respect mutuel, le 'jigenryu' n'aurait pas pu tenir

aussi longtemps. Et pour solidifier leur corps et leur esprit durant l'entraînement, le sumo était très communément pratiqué comme une forme d'entraînement par les samurai. C'est exactement pourquoi, je pense, les lutteurs de sumo se virent accorder la permission de conserver leurs chignons quand les lois bannissant cette coupe de cheveux furent promulguées en 1871.

Au delà des chignons, je crois que les rikishi sont les symboles de l'esprit japonais d'antan.

Malheureusement, de nos jours, il y a de plus en plus dans la société japonaise d'affaires criminelles au sein même des familles, et la rupture des liens sociaux autrefois très forts devient un inquiétant problème dans le Japon moderne. C'est dans ce contexte que j'espère que la NSK réfléchit aux relations entre les oyakata et leurs subordonnés, et à la manière dont les heya devraient agir dans ce sport traditionnel basé sur des aspects culturels et rituels – en revenant aux fondamentaux.

C'est seulement ainsi que le monde du sumo japonais pourra s'assurer un avenir radieux.